

L'HOMME CRÉÉ : SA BONTÉ ORIGINELLE, SA FAUTE HISTORIQUE

Par Jean-Paul
DUNAND,
licencié ès-lettres,
directeur d'hôpital,
Paris, France

Première partie : le récit biblique des faits

« Au commencement, *Dieu* ». En faisant une pause à cet endroit du célèbre texte, nous saisissons combien ces premiers mots de l'Écriture sont fondateurs, d'autant mieux encore si tout le signifié biblique du mot Dieu est présent à notre esprit comme il l'était à celui de l'auteur. Il comprend d'abord le concept tel qu'il est tiré de la connaissance perceptive et empirique des œuvres créées¹ (c'est la révélation générale), ensuite le triple Nom révélé au mont Sinaï (Ex 3,14s.) : *Je suis qui je suis/Je suis/L'Eternel, le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob* (c'est la révélation spéciale). Les trois premiers mots de la Genèse ont une portée méthodologique sans équivalent. Ils permettent à la pensée de retrouver son objet originnaire incomparable qui, Sujet Absolu, *la* pose dès qu'elle le pose².

La primauté éternelle (au sens fort du mot : par opposition à l'espace-temps créé et à ses catégories, il ne peut s'appliquer qu'à Dieu) de Dieu ouvre le schéma ternaire Création/chute³/Rédemption qui est au centre de l'Écriture tout entière et qui lui confère sa *cobérence* globale, quelque divers qu'aient été ses auteurs humains et quelque longue qu'ait été la durée de sa rédaction. Si le premier terme du triple schéma est

¹ Cf. Ps 90,2, qui a le même auteur, et Rm 1,20.

² Les conséquences sur la compréhension du couple fondamental objectivité/subjectivité sont de grande importance mais ne peuvent être développées ici.

³ Le terme, qui n'est pas biblique, n'exprime pas exactement ce qui s'est passé et peut même induire en erreur (Adam, ange dégradé). Selon l'Écriture Adam n'est pas celui qui serait tombé d'une position supérieure, mais celui qui, créé de la poussière du sol (comme son nom l'indique en hébreu) et créé bon, a le premier fait entrer le péché dans le monde. Le mot ne sera donc pas employé dans la suite, sauf dans son contexte ternaire où il est gardé par commodité.

lumineux, si le troisième est glorieux, le second en revanche fait problème. Son protagoniste a été créé bon et placé à la tête d'une création excellente qu'il couronne (Gn 1,31 ; Ps 8,4-9). La joie d'exister est vraie ; à qui la dire le plus justement sinon à l'auteur de notre vie (Ps 139,14) ? La grandeur de Dieu écrase seulement qui ne lui rend pas grâces. La gloire de Dieu n'a jamais été rehaussée par quiconque se rabaisse plutôt que de le louer⁴. Néanmoins l'homme pratique désormais le mal sous toutes ses formes (Rm 1,29-31). Cela n'expliquerait-il pas ceci (Rm 1,21,28) ? Mais alors pourquoi cette ingratitude profondément injuste ?

Créé, l'homme est inconcevable en dehors de son rapport à Dieu : d'où le principe de la double connaissance ; il y a une relation de réciprocité entre la connaissance de Dieu et celle de l'homme, de telle sorte que l'une conduit à l'autre et vice-versa. Il s'agit bien d'un principe, c'est-à-dire d'une proposition première fondée sur la relation Créateur/créé et tenant compte des positions respectives de Dieu et de l'homme qu'elle implique. Calvin l'avait bien compris qui en a fait l'objet du premier chapitre de son *Institution Chrétienne*, intitulé : « La connaissance de Dieu et la connaissance de nous-mêmes sont choses conjointes ». Entrelacée comme la trame et la chaîne, la double connaissance de Dieu (Créateur) et de l'homme (créé) va tisser tout le développement qui va suivre. Tout en renouvelant ici et là le vocabulaire traditionnel, j'entends prendre au sérieux le texte biblique de la première faute et ne pas séparer ce qu'il veut dire de ce qu'il dit. Comme son auteur n'encourt certainement pas le reproche de naïveté, il mérite qu'on fasse usage de raison pour étudier son texte ; d'une raison d'une part soumise à l'Écriture *Sainte*, dont ce même texte ouvre le canon* qui s'est imposé à la foi judéo-chrétienne, et d'autre part critique⁵ à l'égard de toute pensée qui, se prétendant à tort exempté de présupposés religieux⁶, veut en fait les imposer à l'exégèse de l'Écriture et les opposer à la validité des confes-

* Pour une définition de ces termes, se reporter au glossaire aux pages 69 et suivantes.

⁴ Comme le fait l'athée Comte-Sponville : « L'humanité fait une création tellement dérisoire : comment s'imaginer qu'un Dieu ait voulu *cela* ? ». *Petit traité des grandes vertus*, Paris, P.U.F., 1995, p. 198. Loin d'être l'ennemi du genre humain, le théocentrisme* entraîne et fonde le véritable humanisme.

⁵ Cf. 2 Co 10,4-5. Quoique allant de soi, mieux vaut préciser que cette critique, comme implicitement chez l'auteur de la citation (Paul fut d'abord le Saul raisonnant comme on sait) est en même temps une autocritique.

⁶ Comme l'a magistralement montré le philosophe réformé néerlandais H. Dooyeweerd dont l'œuvre principale, *A New Critique of Theoretical Thought*, est heureusement accessible en anglais pour ceux qui ne comprennent pas sa langue natale. Nul n'a mieux que lui tiré toutes les conséquences noétiques* du motif ternaire biblique, Création/chute/Rédemption. Dooyeweerd démontre que la neutralité religieuse de la pensée est illusoire et fait comprendre que toute philosophie comporte des présupposés et que ceux-ci sont religieux

sions de foi fondées sur celle-ci (*Credo* de Nicée-Constantinople, *Confessions* de la Réforme).

Car l'information donnée par la révélation scripturaire s'avère pertinente par rapport aux observations de l'expérience, précise quoique non-exhaustive, exacte car de source fiable et enfin toujours fraîche. Ses textes ne sont jamais périmés. Comment est-ce possible ? Par le fait que leur triple thème central est étroitement lié au temps qu'il ne cherche pas à nier, comme font les mythes. Le mythe est foncièrement *intemporel*⁷. L'écriture, elle, prend totalement le temps en compte, et notamment son irréversibilité. En l'occurrence il y a un *avant* et un *après* de la faute qui ne se confondent pas⁸. Et, bien sûr, il y a un lieu de la création du premier homme et de sa faute (Gn 2,8, 10-15) puisque l'espace et le temps sont les deux dimensions de toute réalité créée.

L'événement fut donc historique puisqu'outre ses coordonnées spatio-temporelles⁹, il comporte un processus de développement culturel¹⁰, commencé avec la création d'Adam (Gn 2,15s. ; 4,17-26). Le premier homme, dont nous sommes la descendance (Ac 17,26), ne pouvait pas plus se souvenir de sa création que nous de notre naissance. Il faut bien que celle-là comme celle-ci soient racontées par des témoins. Or, Adam n'ayant pas d'ascendance, le seul témoin est Dieu¹¹. Il en résulte que le texte des trois premiers chapitres de la Genèse doit raconter

parce que marqués par le péché jusqu'à ce qu'ils soient rachetés par Jésus-Christ et reconnaissent la souveraineté de Dieu dans tous les domaines. La philosophie chrétienne se distingue ainsi de toutes les autres autant par la méthode que par le contenu.

⁷ Dans *Aspects du mythe*, Paris, Gallimard, collection Folio, 1996, pp. 43ss, Mircea Eliade montre que les mythes cosmogoniques* non seulement peuvent être réitérés mais surtout servent à l'être. Et il souligne, p. 86, que « le judéo-christianisme présente une innovation capitale. La fin du monde sera unique comme la cosmogonie a été unique. [...] Le temps n'est plus le temps circulaire de l'éternel retour, mais un temps linéaire et irréversible ».

⁸ Gn 3,8. « La brise du soir » fait commencer le jour suivant pour les Hébreux, soit le lendemain de la faute.

⁹ « L'histoire unit le présent, le passé et le futur. C'est précisément de par son caractère historique que le temps présente cette triple articulation. Le présent est la délimitation historique entre ce qui n'est plus et ce qui est à venir ». H. Dooyeweerd, *A New Critique of Theoretical Thought*, Paideia Press Ltd, 1984, volume 2, p. 193 (trad.).

¹⁰ Sans ce processus, il n'y aurait pas d'histoire humaine mais seulement une enquête (telle « l'histoire » des volcans par exemple). « S'ils ne s'appliquent pas à la dimension culturelle du développement de la société humaine, les termes 'histoire' et 'historique' n'ont plus rien à voir avec la science ou la recherche de l'historien, et sont donc ambigus ». H. Dooyeweerd, *op. cit.*, volume 2, p. 196 (trad.).

¹¹ Il en fut ainsi pour chacune des six étapes de la création de l'univers, sixième comprise. Cf. Jb 38,4 !

des événements dont aucun homme n'aurait pu faire le récit. On ne peut dès lors qu'admirer et la pertinence du style, tantôt réaliste tantôt symbolique, de l'auteur inspiré qui choisit à propos entre l'un et l'autre, et la précision de son langage où chaque mot est pesé. Pertinence et précision par lesquelles il a rendu compte de la bonté *originelle* de l'homme et de sa première faute *historique*.

1. La bonté originelle

Venant d'accéder à l'existence, venant de naître de la Parole et du souffle de Dieu, qui ont ainsi organisé en un être *vivant et conscient* un peu de la matière préalablement créée, le premier homme a beaucoup à apprendre. Le récit de la Genèse ne le présente pas dans un état de maturité achevée et statique, quasi intemporelle, qui en ferait à coup sûr un personnage mythique. Le récit décrit un vrai homme, un homme historique mais dont l'histoire ne fait que commencer. L'équivalence entre la création d'Adam et le début de son histoire exprime une singularité, dont il faut peser tout le sens, car elle ne se présentera plus jamais par la suite : Adam est sans généalogie, *sans hérédité* (Lc 3,38 !).

Ce dont a seulement pu rêver chaque adolescent a été une réalité pour Adam : ne pas être déterminé par un passé, savoir que tout est neuf et ouvert devant soi ! Pour Adam il n'y avait ni caractère hérité des ancêtres ni habitudes dues au milieu social, bref rien qui fût retransmis de génération en génération. Son histoire commençait dans des conditions uniques. Elle ne comportait pas de passé mais seulement un présent dont dépendait, une fois qu'il serait devenu passé (cf. note 9), non seulement l'avenir d'Adam mais aussi celui de sa descendance. S'il était seul à ne pas avoir été déterminé par l'histoire de générations antérieures, le premier homme ne pouvait faire autrement que de déterminer celle des générations postérieures. Tels étaient le privilège et la responsabilité adamiques, telle était sa condition historique singulière.

Adam n'était cependant pas voué au solipsisme* : si neuf qu'il fût, il arrivait bon dernier de toute la création et trouvait le monde déjà là, comme un cadeau de Dieu en plus de sa propre existence. L'examen taxinomique* des espèces animales avait permis à Adam de s'identifier *négativement* : il n'avait aucun vis-à-vis parmi elles (Gn 2,20). La reconnaissance des dons, et pour les dons, qu'il recevait de Dieu était pour Adam le seul moyen de s'identifier *positivement* : se savoir l'obligé de Dieu, c'est se savoir homme. La gratitude, que Dieu suscite par ses dons mais qu'il ne saurait éprouver puisqu'il ne doit rien à personne, est la seule vertu purement humaine, la vertu humanisante. La première parole d'Adam rapportée par le récit montre qu'il a commencé son apprentissage à cet égard et reste encore un peu maladroit dans l'expression de son obligation envers Dieu ; recevant Eve des mains de Dieu,

il s'émerveille (Gn 2,23) d'une manière qui indique que ses paroles ne sont pas destinées seulement à Eve ; formulées à la troisième personne, elles s'adressent aussi à Dieu et contiennent un merci implicite.

Archétype du père (Ep 3,15), Dieu remplit auprès d'Adam les trois fonctions de la paternité : il lui donne la vie (Gn 2,7), le nourrit (Gn 1,29) et l'éduque en marquant les limites à ne pas franchir¹². Dieu n'est-il pas le seul à avoir la volonté absolue du bien comme certains ont l'oreille absolue¹³ ? S'il est un domaine où le premier homme devait savoir qu'il n'était pas Dieu, c'est celui de la distinction entre le bien et le mal pour lequel le diapason du commandement divin était indispensable sous peine, ayant dit et fait faux, de rompre l'harmonie avec Dieu et de rendre discordants les rapports avec autrui, ce qui ne manquera pas de se produire.

Mais l'homme, du moins le premier, n'était-il pas bon ? Certes il l'était. Attention, toutefois, de ne pas se méprendre sur ce que l'Écriture dit à ce sujet. Or la méprise intervient dès qu'on substitue le concept de *nature* à celui de *création*. Rousseau a raison : à proprement parler la bonté de l'homme est première, originelle et non pas le péché. Rousseau a tort : l'homme n'était pas, n'est toujours pas *naturellement* bon. Si l'homme était bon de nature, on ne comprendrait ni le bien-fondé du commandement divin ni la condition historique de la première faute ! On aurait cédé à une pensée à tendance ontologique* dont il faut se déprendre pour comprendre et l'Écriture et la réalité (Est-ce d'ailleurs différent ? La pensée biblique n'est fondamentalement *ktiséologique** que parce que la réalité tout entière est créée, à l'exception du mal). Dans notre double héritage culturel, grec et hébreu, le premier, quelque intéressant qu'il soit, doit rester subordonné.

La bonté d'Adam n'était dans son être qu'autant qu'il était être *créé*, c'est-à-dire *relatif*. Sa bonté résidait dans sa relation à Dieu, laquelle constitue l'essence de l'homme (Qo 12,13). On peut donc dire que sa bonté était essentielle dans la mesure où elle était relationnelle, car pour l'homme créé les deux qualificatifs se recouvrent. Le péché n'est si grave que parce qu'il corrompt l'essence de l'homme en interrompant sa relation à Dieu et en menaçant de la rompre définitivement. La bonté du premier homme dépendait du maintien de sa relation à Dieu, par l'observation de son commandement ; elle relevait d'un devoir-être

¹² Gn 2,16-17. Les meilleurs éducateurs savent fort bien que l'enfant ne développe pas harmonieusement sa personnalité si le père ne lui désigne aucune limite. « Laisser faire ce qu'il veut à l'enfant qui n'a pas développé sa volonté, c'est trahir le sens de la liberté ». M. Montessori, *L'esprit absorbant de l'enfant*, Desclée de Brouwer, 1992², p. 165. « Les petits enfants aiment qu'on leur dise non [...] et aiment autant se faire remettre à leur place qu'être cajolés ». D. Winnicott, *Conseils aux parents*, Payot, 1995, p. 67.

¹³ C'est la capacité, rare, de trouver le la sans diapason et sans qu'aucune note n'ait préalablement été jouée.

qui n'échappait pas plus à la contingence* que son être n'y échappait. Ce devoir-être contingent exprime la liberté créée du premier homme. Considérant qu'en dernière analyse la liberté a un caractère négatif (ne pas faire ce qu'on ne veut pas), nous ne sommes pas étonnés que le commandement ait été à la fois positif et négatif : les actions du premier homme étaient libres dans tous les domaines symbolisés par les autres arbres et elles devaient rester libres s'il ne mangeait pas de l'arbre de la connaissance du bien et du mal.

En créant Adam, Dieu n'a pas improvisé. La création de l'homme est la seule qui soit précédée par une délibération spéciale de Dieu avec soi-même (Gn 1,26a). Après avoir ordonné les cinq étapes précédentes de telle sorte qu'elles aboutissent à la création délibérée de l'homme à la sixième, il aurait été absurde que Dieu prît soudain ses distances¹⁴ et abandonnât Adam à l'angoisse d'une action dépourvue de tout repère. Sa présence¹⁵, par son commandement (cf. Dt 30,11-14) et non un quelconque retrait, donnait au premier homme toute la place pour agir librement. Si le texte ne fait aucune mention de la liberté, alors qu'elle sera évoquée et invoquée à outrance à propos du chapitre 3 de la Genèse, c'est qu'il préfère décrire un homme libre¹⁶, au chapitre 2, plutôt que de se joindre au chœur grinçant qui chante la prétendue liberté qui fait mourir au chapitre 3. De même, dans la suite, les textes bibliques s'attacheront davantage à décrire un homme libéré qu'à faire l'éloge de la liberté.

Un homme libre, qui ne mangeait pas de l'arbre de la connaissance du bien et du mal, eût été un homme vivant sans limitation de durée (Jn 12,50 !). Nous aurons moins de difficulté à le comprendre si nous pensons aux aspirations humaines à la jouvence perpétuelle. Adam avait eu le privilège de recevoir un commandement, alors que tout l'univers était régi par des lois. Or, si on est soumis à la loi bon gré mal gré, en revanche on obéit librement au commandement ; le privilège de l'homme consistait à maintenir volontairement sa relation de dépendance à Dieu ; s'il y manquait il tomberait sous l'empire de la loi car il n'y a pas d'autre alternative pour une créature : ou le commandement ou la loi. « Pour mourir tu mourras » dit implacablement le texte original

¹⁴ Quand Dieu agit, il est toujours et à la fois la totalité de son essence (contre la première fausse antinomie). Le déisme* ambiant suggère que Dieu n'aurait pris ses distances qu'au détriment de son essence, ce qui est impossible.

¹⁵ 2 Co 3,17. La liberté n'est pas l'effet du retrait de Dieu, mais de sa présence !

¹⁶ « Une volonté libre et une volonté soumise à des lois morales sont une seule et même chose ». E. Kant, *Fondements de la métaphysique des mœurs*, Bordas, 1988, p. 86. Ceci est vrai et encore plus si on remplace loi morale par commandement divin. Comprend-on encore ce langage tant la liberté est sujette à contresens ? N'est-elle pas devenue un « mot qui a fait tous les métiers » comme disait, je crois, P. Valéry ? Le plus sale métier qu'on puisse lui faire faire n'est-il pas de réaliser une possibilité suicidaire (Gn 2,17b) ?

de Genèse 2,17b. Mais il dit avec la même fermeté que la mort était conditionnelle : « Si tu manges... ». Qu'elle soit désormais inéluctable¹⁷ prouve combien nous avons été déterminés par la décision historique d'Adam d'enfreindre le commandement qui disait la vie et interdisait la mort. Le texte biblique, qui est le seul à rendre compte de façon vraisemblable de la mort, dit aussi cette chose pour nous inouïe : la mort n'est pas originelle et n'a pas toujours été inévitable comme elle l'est devenue. La contingence de l'être créé n'implique pas sa mort mais seulement sa mortalité¹⁸. Comme la faute, la mort¹⁹ ne relève pas de l'essence mais de l'histoire.

Puisque le commandement était destiné à maintenir l'homme dans sa bonté originelle et à lui conserver une vie qui, quoiqu'elle ait commencé, pouvait ne pas finir, y mêler la moindre notion d'oppression dont il aurait fallu se libérer revient à réintroduire la liberté dans son hideux – parce que mortifère – métier. N'est-ce pas mauvaise exégèse que de lire le chapitre 2 en suivant l'interprétation mensongère donnée par le serpent au chapitre suivant ? Expression de l'amour constant de Dieu²⁰ pour sa créature merveilleuse, le commandement, et aussi la loi qui prendra le relais, sont la marque d'une autorité légitime, celle de l'*auteur*, si bien que toute rébellion contre Dieu est fondamentalement illégitime quoi qu'en dise son inventeur diabolique. Toujours il faut se souvenir qu'il n'y a pas exégète* moins autorisé que ce dernier...

Nous refusons la première fausse antinomie*. Elle consisterait à opposer, à tort, les qualités de Dieu les unes aux autres comme si elles

¹⁷ « Tout ce que je connais est que je dois bientôt mourir, mais ce que j'ignore le plus est cette mort même que je ne saurais éviter ». Pascal, *Pensées*, Delmas, 1952, p. 102.

¹⁸ « La contingence me dit seulement que je ne suis pas un être nécessaire dont le contraire impliquerait contradiction ; elle me permet au plus de conclure que je peux ne plus être un jour, que je peux mourir : car qui a dû commencer *peut* finir, – mais non pas que je *dois mourir* [...] Nous ne sommes pas mortels par essence ». P. Ricœur, *Philosophie de la volonté*, Aubier, 1988², pp. 430s.

¹⁹ Rm 5,12. L'extraordinaire longévité d'Adam et des premières générations indique, quelque autre sens qu'elle ait, le caractère non-essentiel de la mort humaine impliqué par Gn 3,22b.

²⁰ « L'amour exige de l'homme quelque chose. La toute-puissance n'exige rien ; jamais elle ne pense autre chose que l'homme n'est rien pour elle. On croit que le Dieu tout-puissant exige de l'homme quelque chose, puis que le Dieu qui aime cède un peu. Quelle triste méprise ! [...] Si le Tout-Puissant exigeait de toi quelque chose, au même instant tu serais néant. Mais le Dieu qui aime [...] et qui t'a fait être quelque chose devant lui, exige par amour quelque chose de toi. Dans les relations humaines c'est le pouvoir du puissant qui exige, et c'est son amour qui est une concession. Mais il n'en est pas de même avec Dieu ». Kierkegaard, *Discours chrétiens*, Delachaux et Niestlé, 1952, p. 126.

étaient contradictoires (son amour à sa justice, sa miséricorde à sa puissance, sa compassion à sa souveraineté. Or ces oppositions n'ont aucun répondant biblique). Nous comprenons que Dieu est à la fois sagesse et amour en soumettant l'homme à la loi conditionnelle de la mort. Nous pouvons aussi le dire autrement puisque nous refusons également la deuxième fausse antinomie²¹. Elle consisterait à opposer, à tort, la souveraineté de Dieu à la responsabilité des hommes pour leurs actions, comme si l'une était incompatible avec l'autre. Dieu demeure souverain quand l'homme récolte, avec la mort, le salaire de son péché non-fatal. Car la mort de l'homme, une fois sa bonté originelle corrompue, empêcherait que la terre ne devînt un enfer²² et laisserait la voie ouverte à la Rédemption.

Non seulement Adam était originellement bon, mais toutes les conditions étaient remplies et l'information disponible pour qu'il le demeurât. Son état de bonté initiale, si nous lisons bien le texte, était dynamique et doté d'une capacité d'action dans des domaines multiples et variés (il pouvait manger de « tous les arbres du jardin » sauf un seul), et comprenait un pouvoir délégué étendu (Gn 1,28). Rien ne serait plus inexact que d'imaginer un premier homme condamné à l'oisiveté et à l'ennui pour demeurer innocent. La limite, protectrice de la vie, posée par Dieu laissait ouvert un champ d'activité considérable. Adam ne manquait de rien : vie potentiellement illimitée, nourriture variée et abondante, éducation attentive, champs d'activité nombreux et enfin compagne à la fois semblable et distincte. En quoi consistait cette limite, car l'arbre est symbolique ? A ne pas définir unilatéralement ce qui est bien et, par antithèse, ce qui est mal car Dieu était seul habilité à le faire²³, lui qui est seul *absolument* bon.

Tout homme conserve la nostalgie de sa bonté originelle, parce qu'elle fut historique, quelque courte qu'ait été sa durée. Camus savait-il que l'Écriture (Genèse 1 et 2) lui donnait raison quand il écrivait :

²¹ Ces incompatibilités ne sont pas bibliques, ainsi qu'il ressort de plusieurs textes, dont les plus frappants sont Ac 2,23 et 4,27s. En conformité avec l'Écriture, Calvin et, à sa suite, A. Lecerf ont constamment rejeté cette antinomie.

²² Gn 6,5 explique Gn 6,3 ! Imaginons seulement un Hitler immortel... L'enfer n'aurait été que trop réel et définitif. A. Comte-Sponville, *op. cit.*, p.197, est ici très lucide : « Les Anciens se définissaient comme mortels : la mort seule, pensaient-ils, les séparait du divin. Nous n'en sommes plus là, et savons maintenant que l'immortalité même serait incapable (et pour cela sans doute *insupportable*) de faire de nous autre chose, hélas, que ce que nous sommes ». C'est moi qui souligne.

²³ Gn 1,4, 10, 12, 18, 21, 25 et 31 ! Sartre, remarquable analyste du mal, a ce dialogue significatif dans *Le Diable et le bon Dieu*, Paris, Gallimard, Folio, 1993, p. 81 : « Et pourquoi faire le mal ? – Parce que le bien est déjà fait – Qui l'a fait ? – Dieu le Père. Moi, j'invente ».

« L'idée la plus naturelle à l'homme, celle qui lui vient naïvement comme au fond de sa nature, est l'idée de son innocence »²⁴ ? Oui nous avons été créés innocents et bons. Le péché originel appartient au langage technique de la théologie augustinienne*, pas à celui de l'Écriture. Autant la Trinité, qui est dans le même cas, est une expression heureuse, autant celle-là me semble équivoque car l'apport sans pareil de l'Écriture consiste précisément à séparer radicalement l'apparition du mal d'une part et l'origine entièrement bonne de l'univers créé d'autre part²⁵.

2. La première faute historique

Interrogés à la suite d'un crime, les voisins du meurtrier disent souvent : « Nous ne comprenons pas, il était si gentil ; nous ne nous expliquons pas comment cela a pu arriver ». Le sens commun est ici très perspicace et dit pratiquement tout du mal : il est arrivé inexplicablement, produit par une personne jusque-là bonne. Ce dernier point n'étant plus vrai comme il l'a été pour Adam, la remarque est donc a fortiori valable pour lui.

Tout ce que nous avons pu apprendre des chapitres 1 et 2 de la Genèse fait comprendre que l'événement qui se produit au chapitre 3 est d'abord second et ensuite inexplicable. Aucune détermination ne pèse sur lui (rappelons-nous qu'Adam est sans hérédité, ce qui n'est plus notre cas). La faute, le péché²⁶ échappent à toute causalité rationnelle. Il fallait s'y attendre car, pour l'Écriture (cf. Ps 104,24 ; 119,89-91 ; 148,5s.),

²⁴ A. Camus, *La Chute*, Paris, Gallimard 1956, p. 95.

²⁵ La pensée panthéiste* de Spinoza (où Dieu se confond avec la nature : *Deus sive natura*) dont se réclame ouvertement A. Comte-Sponville le fait passer à côté de cette séparation au point d'en devenir choquant : « Tout amour devrait être amour de tout (plus nous aimons les choses singulières, pourrait dire Spinoza, plus nous aimons Dieu), et cela ferait comme une gratitude universelle, non certes indifférenciée (comment aurait-on la même gratitude pour les oiseaux et pour les serpents, pour Mozart et pour Hitler ?), mais globale en ceci du moins qu'elle serait gratitude pour le tout, dont elle n'exclurait rien, dont elle ne refuserait rien, même le pire (gratitude *tragique*, donc, au sens de Nietzsche), puisque le réel est à prendre ou à laisser, puisque le tout du réel est l'unique réalité », *op. cit.*, p. 179. Y a-t-il une gratitude quelconque, même différenciée, à avoir pour le pire ? Le panthéisme de Spinoza et aussi le panlogisme (voir note 27) de Hegel ne parviennent pas à maintenir le caractère scandaleux du mal (au contraire du théisme* biblique qui fait du mal un objet non de récupération, mais de répulsion, Rm 12,9) qui s'édulcore dans le grand tout de la nature chez le premier, dans la dialectique du dépassement (*Aufhebung*) chez le second.

²⁶ Le terme, en grec, comporte l'idée d'un ratage, d'un échec, d'un fiasco. On retrouve la même idée dans la forme causative du verbe « pécher » en hébreu (« manquer une cible », Jg 20,16).

*ce qui est rationnel est créé et ce qui est créé est rationnel*²⁷. Or le mal, n'étant pas créé, est étranger à toute rationalité et, manquant totalement de substance propre, parvient néanmoins à devenir réel ; nous ne le savons que trop et nous verrons plus loin comment. Ainsi le mal se produit sous le signe d'une double irrationalité²⁸, formelle parce qu'il n'est pas créé, matérielle parce qu'il n'a aucune raison de se produire. C'est pourquoi le mal est toujours synonyme d'injustice. En enfreignant le commandement, alors qu'il n'a aucune raison de le faire, Adam commet la première injustice de l'histoire, et c'est une injustice *envers Dieu*. Cela explique le langage de l'apôtre Paul dans l'épître aux Romains où il est abondamment traité de l'*adikia* (injustice) des hommes²⁹.

Injuste et injustifiable, ainsi se qualifie le mal que les hommes ne cesseront plus de commettre. Pourquoi l'homme fait-il le mal ? Sachant, après ce que nous venons de considérer, que la question n'a pas de sens, nous ne chercherons pas à y répondre. La faute ne peut pas être

²⁷ « Ce qui est rationnel est réel et ce qui est réel est rationnel ». Hegel, *Principes de la philosophie du droit*, Gallimard, collection *Tel*, 1993², p. 41. Il est vrai que toute la réalité est rationnelle mais en tant qu'elle est créée. Raisonnant en dehors du concept biblique de création, excluant le mal, le système hégélien est incapable de maintenir le mal à sa place hors raison et hors droit (cf. aussi note 25). Je préfère donc rectifier sa célèbre formule.

²⁸ L'Écriture exclut toute ontologie dualiste (le bien et le mal auraient toujours existé côte à côte) ou tragique (le bien aurait une face cachée qui serait mauvaise ; le mal serait un déchet du bien ; la subtile spéculation barthienne* sur le mal-néant, produit du non-vouloir de Dieu, n'échappe pas, hélas, à cette conception tragique). Le théologien Henri Blocher, *Le Mal et la croix*, Méry-sur-Oise, Editions Sator, 1990, p. 13, reste ferme sur le mal comme « réalité injustifiable ». Paul Ricoeur est certainement celui des philosophes contemporains qui a le mieux compris qu'expliquer le mal reviendrait à le justifier. « Le mal est le point critique de toute pensée philosophique : si elle le comprend, c'est son plus grand succès ; mais le mal compris n'est plus le mal, il a cessé d'être absurde, scandaleux, hors droit et hors raison ». *Lectures 2*, Paris, Seuil, 1992, p. 16. Sur ce point Kant est très intéressant : « Le mal n'a pu provenir que du mal moral (non des simples bornes de notre nature) et pourtant notre disposition primitive est une disposition au bien (et nul autre que l'homme lui-même n'a pu la corrompre, si cette corruption doit lui être imputée) ; il n'existe donc pas pour nous de raison compréhensible pour savoir d'où le mal moral aurait pu tout d'abord nous venir. C'est ce caractère *incompréhensible* joint à la détermination plus précise de la malignité de notre espèce que l'Écriture exprime dans son récit historique ». *La Religion dans les limites de la simple raison*, Paris, Vrin, 1983, p. 85. C'est moi qui souligne.

²⁹ Le sens du substantif est devenu très restrictif depuis qu'il a été annexé par le discours politique. En revanche l'adjectif conserve une plus grande richesse de sens. Le substantif retrouve cependant son sens quand il sert, par un retournement pervers, à accuser Dieu d'injustice. Alors, et avec Ezéchiel (18,25), il faut rétorquer : n'est-ce pas vous qui êtes injustes ?

l'objet d'un discours logique, ni ontologique. On a perdu beaucoup trop de temps à l'un et à l'autre. En revanche elle peut être l'objet d'un récit descriptif et combatif car savoir comment elle se produit prépare à la combattre ; cette démarche, qui est celle de l'Écriture, est la seule intelligible en l'occurrence.

L'Écriture commence par dédoubler l'acteur de la faute. En amont de la faute d'Eve et d'Adam se tient le serpent, symbole de Satan, le diable dont elle fait mention précis, ment et sobrement. On n'y trouve rien du fantastique médiéval ni du héros romantique anticipé par Milton³⁰. Le symbole animal dit suffisamment que le diable n'est qu'une créature et que le premier homme aurait même dû la dominer (Gn 1,28b !) ; l'asymétrie entre le diable et Dieu est telle qu'aucun dualisme n'est possible. En ne se tenant pas dans la vérité, qui était hors de lui dans sa relation à son Créateur, en, tant le premier à nier sa dépendance créaturelle, le diable a inventé le mensonge qui constitue désormais son seul fonds (Jn 8,44). « I am nothing if not critical » dit Iago, le personnage le plus diabolique mis en scène par le grand poète³¹. Le serpent n'a effectivement été que dénigrement de Dieu auprès d'Eve, insinuant quelque mesquinerie de la part de celui qui se plaît à donner. Ainsi se reconnaît le discours satanique : il joint à la pensée de Dieu celle d'un tort subi ; il exprime une conscience de Dieu envieuse à la place d'une conscience admirative³². Le diable pense Dieu mauvais (alliance de mots impossible) et commet le péché irrémissible*.

Telle est la sombre réalité du diable, selon la sobriété de l'Écriture, à laquelle il est sensé de se tenir pour éviter les deux écueils qui consistent soit à trop s'intéresser à lui, soit à le nier. Cette réalité serait-elle inacceptable pour l'homme moderne ? A quoi pourrait-elle servir sinon à nous faire peur, alors que nous n'avons plus peur de rien ? A ceci,

³⁰ « Plutôt régner en enfer que servir au Ciel ». *Paradise lost*, I, 263, Paris, Aubier, 1963, p. 72.

³¹ W. Shakespeare, *Othello*, II.1.119, in *Œuvres complètes*, édition bilingue, Le Club Français du Livre, 1959, Tome 9, p. 90. « Je ne suis rien si je ne dénigre pas ». Les mensonges de Iago vont provoquer plusieurs meurtres. Découvert et sommé de dire pourquoi il a agi ainsi, Iago répond seulement : « Ce que vous savez, vous le savez. Désormais je ne prononcerai plus un mot », V.2.304-305, *ibid.*, p. 291. Shakespeare est ici très profond : le mal se constate mais ne s'explique pas.

³² Gabriel Marcel a écrit quelques lignes fortes à ce sujet. « Or l'admiration, pour autant qu'elle se laisse traduire sous forme de jugement, est précisément l'affirmation d'une supériorité non pas relative, mais *absolue* : absolue, j'y insiste ; et à cet égard le mot *incomparable* prend une signification tout à fait précise » (*Du Refus à l'invocation*, Paris, Gallimard, 1948, p. 69). La vérité, dans laquelle le diable ne s'est pas maintenu, concerne l'admiration due à un Dieu absolument incomparable (Es 40,18). Désormais le refus d'admirer Dieu est soufflé à l'homme par celui qui s'en est rendu définitivement incapable.

que nous préférerions taire – le diable aussi d'ailleurs qui agit dans l'ombre où il rampe et s'insinue (son symbole n'est pas pour rien le serpent) – : quoi de plus humiliant que de constater que la première désobéissance de l'homme, au Dieu digne de toute confiance et de toute gratitude, n'avait rien de l'acte spontané, imaginatif, voire héroïque qu'on a voulu invoquer pour tenter de justifier l'injustifiable ! La dernière ressource du serpent serait de se faire passer pour un mythe afin qu'on ne voie pas qu'avec lui un mythe s'effondre, celui de l'homme prométhéen. Car le serpent du récit biblique réduit le péché humain à sa triste réalité : il n'était déjà pas originel, voilà qu'il n'est même pas *original*. Contrairement à ce que revendique le personnage de Sartre (cf. note 23), l'homme n'a pas innové en faisant le mal, il a été manipulé, et ce même deux fois (Eve a cédé à la suggestion du serpent puis Adam à celle d'Eve). Le dialogue entre Eve et le serpent décrit remarquablement la première manipulation de l'histoire qui servira de modèle à toutes les manipulations futures. Eve a choisi son désir par les yeux d'un autre et son imitation de l'autre fut infernale³³.

« Le mal était déjà là, aux aguets ; elle n'avait pas encore appris qu'il faut résister à la corruption non seulement avant de la regarder, mais même avant de savoir ce que c'est »³⁴. La tentation n'aurait pas de signification sans le caractère déjà-là mais non-fatal du mal (Gn 4,7). L'homme avait été averti des risques et périls d'y céder. Le danger ne venait évidemment pas de la connaissance du bien, mais de la connaissance du mal. Or, avec une pénétration extraordinaire, l'Écriture rapporte que l'arbre n'était pas celui de la connaissance du mal, comme on aurait pu s'y attendre, mais celui de la connaissance *du bien et du mal*.

En effet si la connaissance du bien seul est possible, celle du mal seul ne l'est pas. Le mal ne se définit que par rapport au bien sans lequel il n'est plus rien³⁵ ; sans la vérité le mensonge n'est rien. Sartre parlait avec raison de « faire le mal dans le cadre du bien ». Le mal entretient avec le bien une liaison étroite mais irréversible car s'il ne peut se passer du bien, la réciproque n'est pas vraie (comme le prétendent les dualismes tragiques). Faute de pouvoir supprimer cette liaison forte entre le mal et le bien, et de pouvoir ainsi se débarrasser de la culpabilité qu'elle fonde, le pécheur n'a d'autre ressource que de permuter le sens des deux termes de la liaison : appeler le mal bien et vice versa³⁶. On

³³ « Ah, l'Enfer ! Choisir d'aimer par le regard d'un autre ! ». W. Shakespeare, *Le Songe d'une nuit d'été*, I.1.140, *op. cit.* Tome 4, p. 242.

³⁴ W. Faulkner, *Requiem pour une nonne*, Paris, Gallimard, 1957, p. 166.

³⁵ Le mal, le péché sont inexistants, morts, sans le bien que désigne le commandement de Dieu et d'où ils tirent leur substance instable. Cf. Rm 7,8, 12.

³⁶ Es 5,20. Il résulte de cette permutation une très grande confusion dont de nombreux exemples pourraient être donnés. Tel celui qui assimile la révolte

substitue au commandement de Dieu, qui dit le bien, sa propre loi qui dit le faux bien du mal déguisé en bien³⁷. Cette permutation, si perverse soit-elle, est encore un hommage que le mal est contraint de rendre au bien ; même à son comble il ne peut se passer de la référence au bien pour être quelque chose. Car c'est seulement ainsi que le mal, quoique sans essence créée, devient réel ; il le fait par rapport au bien, prédicat de toute la création³⁸. Son invention par Satan n'est donc pas comparable à une création, elle n'est qu'une contrefaçon du créé qui reste essentiellement bon en tant qu'il dépend de Dieu³⁹.

De cette confusion entre bien et mal, qui intervient dès que l'homme décide soi-même de l'un et de l'autre, résulte un bien à la carte : le bien selon Dieu est conservé pour juger les actes... d'autrui, tandis qu'on recourt à un bien auto-proclamé pour apprécier les siens propres. C'est le bien éclaté⁴⁰. Pour se justifier, ce qu'on ne peut faire que par rapport au bien, on invoque toujours une *bonne* excuse. Un tel, dit la Bible, fit ce qui est mal « aux yeux de l'Eternel », ce qui sous-entend que l'acte était bon aux yeux de son auteur et que celui-ci avait certainement une bonne excuse, toute prête. Par exemple convoiter une belle jeune femme, fût-elle mariée, ou encore éviter le scandale par raison d'Etat. Le récit de 2 S 11, jusque-là très factuel, pouvait laisser penser que ces motifs étaient bons. Mais sa chute littéraire, remarquable, remet les choses à l'endroit : « Ce que David avait fait déplut à l'Eternel ». Ce qu'avec David nous aurions pu considérer comme le bien n'était donc que le mal ? Oui. Et c'est pourquoi l'Ecriture dérange nos permutations morales ; parlant au nom de Dieu, elle dit où est le bien. Mais peut-on la dédaigner sans s'en prendre au Seigneur soi-même⁴¹ ? L'Eglise protestante ne devrait-elle pas y réfléchir à deux fois avant de rédiger ses déclarations éthiques ?

contre l'injustice à une révolte contre Dieu ! Alors que l'obéissance au commandement de Dieu serait une résistance à l'injustice et la ferait reculer. A cause de cette permutation, il faut réapprendre à nommer le mal pour pouvoir le combattre.

³⁷ Il est toujours question, dans ces cas-là, de modifier la loi civile (bien entendu dans la mesure où elle avait tenu compte du commandement divin) pour l'adapter « aux mœurs de l'époque », en donnant par exemple satisfaction aux homosexuels militants qui revendiquent le droit au mariage et à la parenté (sic !).

³⁸ Gn 1 : C'était bon... c'était bon... c'était très bon.

³⁹ Les conséquences sont importantes : le mal et le diable restent sous la souveraineté de Dieu et peuvent être vaincus et l'homme, qui a tout raté, racheté.

⁴⁰ Rm 2,1-3. Ce bien éclaté sera dénoncé et réunifié par le Rédempteur (Lc 6,31).

⁴¹ Jn 7,7. L'acharnement d'un Hitler à exterminer le peuple juif porteur de la loi de Dieu, qui dit le bien, n'était-il pas proportionnel à ce qu'il estimait bon pour le peuple allemand ? Il y avait une sinistre cohérence dans la perspective nazie de la « solution finale ». Hitler a passé, le peuple juif et la loi de Dieu n'ont pas passé.

Toujours, que ce soit dans les actions publiques ou privées, le mal incline à se présenter comme le bien. C'est sa pente naturelle, conforme à son instabilité et à sa plasticité foncières puisque, dépourvu de substance propre, il ne peut qu'en emprunter une au bien. Je crois que le mal se produit moins *sub ratione boni* que *sub persona boni*, moins sous la raison du bien que sous le masque du bien, et par conséquent que la philosophie grecque, quoiqu'elle ait eu le mérite d'entrevoir la liaison entre le bien et le mal, a manqué de clairvoyance et a été dupe de la ruse du mal : le déguisement dont il a désespérément besoin pour se produire, c'est-à-dire à la fois pour advenir et pour se mettre en scène. « Ceux-là ne désirent pas le mal qui l'ignorent, et l'objet de leur désir est une chose qu'ils croyaient bonne quoiqu'elle fût mauvaise ; de sorte qu'en désirant ce mal qu'ils ne connaissent pas et qu'ils croyaient être bon, c'est le bien qu'ils désirent en réalité »⁴². La philosophie platonicienne succombe à une illusion quand elle invoque l'ignorance du mal. Depuis la première faute, l'homme a la connaissance du mal. Son ignorance porte dorénavant davantage sur le bien dans la mesure même où elle est ignorance de Dieu qui dit le bien⁴³. Cette ignorance-ci peut-elle fournir la bonne excuse dont le mal a désespérément besoin ? La réponse est non⁴⁴ ; même une faute involontaire n'exclurait pas la culpabilité⁴⁵ et on le comprend puisqu'il en résulte un mal subi qui n'aurait pas dû arriver. Après ce qui s'est passé en Europe au milieu de ce siècle, l'adage socratique (nul n'est méchant volontairement⁴⁶) selon lequel il y aurait seulement méprise, est-il encore soutenable, qui fait injure aux millions de victimes d'un mal planifié⁴⁷ ? Chaque mot compte et il en

⁴² Platon, *Protagoras, Gorgias, Ménon*, Paris, Gallimard, Collection *Tel*, 1991, p. 176.

⁴³ A ce sujet l'apôtre Pierre remplit son rôle fondateur ! D'abord par son discours d'Ac 3,13-19 où l'ignorance mentionnée porte sur le Saint et le Juste, donc sur le bien (ce texte donne le sens de Lc 23,34) ; ensuite par 1 P 1,14-16 où, de même, l'ignorance antérieure à la conversion porte sur le Saint. Parce qu'elle est ignorance de Dieu et donc du bien, elle est coupable (ce que ne serait pas l'ignorance du mal !) et exige une repentance (Ac 3,19). L'apôtre Paul confirme en assimilant l'ignorance à l'absence de foi en Dieu (1 Tm 1,13b).

⁴⁴ Cf. Rm 2,14-15. Il est évident que le texte platonicien plaît plus que Jn 3,19 ou 7,7, ce qui explique l'attrait ressenti pour le paganisme antique par un Nietzsche.

⁴⁵ Lv 5,14-19. Notre loi pénale retient aussi le délit ou le crime involontaires pour les punir à proportion.

⁴⁶ « C'est ce qu'on appelle l'intellectualisme socratique, pour lequel le mal n'est qu'une erreur. Mais ce n'est qu'une erreur, sans doute, sur le mal. Le mal est dans la volonté, non dans l'ignorance ». A. Comte-Sponville, *op. cit.*, p. 164.

⁴⁷ C'est faible et choquante philosophie de cabinet que d'écrire : « Toute éthique qui d'une façon ou d'une autre inscrit le bien dans l'être (et il n'est pas

manque un pour dissiper l'équivoque de cet adage. Il aurait fallu dire : nul ne s'avoue méchant volontairement, puisqu'en effet le méchant agit toujours *sous le couvert du bien*. L'expression de l'aveu représente dès lors la seule possibilité de déjouer la ruse du mal. L'aveu entérine en effet une modification, une rectification de la façon de penser le bien et le mal, telles que le second ne soit plus pris pour le premier (Ps 51,5). La *repentance*⁴⁸, puisqu'il s'agit d'elle, consiste à rectifier les deux concepts, à reconnaître le bien et le fait qu'il exclut le mal ; celui-ci incline constamment à contrefaire celui-là pour mieux s'y opposer. Seule la repentance arrache à l'irrationalité du mal et fait revenir au sens parce qu'elle *coïncide* avec le jugement de Dieu, par lequel tout mal est constamment tenu comme tel et donc démasqué⁴⁹.

La première faute a corrompu le principe du don qui régit le rapport de l'homme à Dieu⁵⁰. En faisant croire à Eve qu'il serait meilleur de prendre que de recevoir, d'arracher que d'accepter, d'extorquer que d'hériter, le serpent a inoculé au premier couple un venin proprement mortel et transmissible à leur descendance. Or qu'est-il arrivé ? Le *paradoxe de l'ingratitude* fait qu'en ne voulant rien devoir, l'homme se couvre de dettes. N'ayant aucune créance à faire valoir, il ne peut qu'emprunter ; s'il ne veut pas être héritier, il sera étranger ; s'il ne veut pas être possesseur à titre gracieux, il sera endetté. Devant Dieu il faut choisir d'être ou donataire ou débiteur, et débiteur insolvable⁵¹.

d'autre manière de le fonder) évacue donc cette monstruosité d'une faute volontaire au plein sens du mot ». Vergez, *Faute et Liberté*, Paris, Les Belles Lettres, 1969, p. 472. La monstruosité serait plutôt de dire à Auschwitz : excusez, c'était une erreur ! Le bien n'est absolument dans l'être que pour Dieu (Mc 10,18) ; dans l'être créé, il dépend du maintien ou non de la relation à Dieu. Est-elle interrompue et corrompue ? Alors les monstruosité ont libre cours.

⁴⁸ Dont le sens, dans le mot grec original (*metanoia*, « changement de mentalité »), exprime précisément une *rectification conceptuelle* (entre le bien et le mal). Il est dommage qu'on perde complètement ce sens dans la traduction métonymique* (l'effet pour la cause) de la Bible du Semeur : changement de vie.

⁴⁹ Shakespeare, dont l'art est empreint de culture chrétienne, dit fort justement comme en écho de Rm 1,18a : « Mais, toute faute est condamnée avant même d'être commise », in *Mesure pour mesure*, II.2.38, *op. cit.*, tome 8, p. 632. Dans des textes comme Lc 13,1-5 ; 18,13-14 ; Jn 9,41 suivi de Jn 10,7-10, Jésus veut faire comprendre que par rapport à lui, donc à Dieu, tous les hommes sont dans un état d'injustice, de péché, dont ils doivent se repentir commençant ainsi à *revenir* à la justice qu'il est pour eux.

⁵⁰ Goetz, le personnage déjà cité de Sartre (note 23), l'exprime remarquablement : « Il aurait fallu me payer cher pour que j'accepte d'en hériter. Ce qui est à moi, *c'est ce que je prends* », *op. cit.*, p. 66. C'est moi qui souligne.

⁵¹ La métaphore de la dette, qui parcourt les évangiles pour décrire les conséquences du péché, est plus profonde qu'on ne le pense parce qu'elle exprime bien la corruption de notre relation au Dieu qui donne, gratuitement.

Il n'y a pas d'autre alternative, à moins d'imaginer éteindre sa dette en supprimant le créancier⁵². Mais ce serait, de la manière la plus folle, oublier que la faute a des conséquences sur l'homme mais n'atteint pas Dieu. Elle fait l'homme débiteur insolvable mais elle ne fait pas de Dieu un créancier qui devrait prendre son dû. La contradiction n'est qu'apparente puisque la deuxième antinomie est fautive. Dieu reste Dieu, c'est-à-dire essentiellement *donateur*. Le serpent nous fait du mal mais il est incapable de faire entrer Dieu dans son jeu diabolique.

La faute a-t-elle au moins permis à l'homme de devenir comme Dieu⁵³ ? Oui, mais seulement *comme*. Il a l'apparence mais pas la réalité, et c'est tout dire ! La tromperie du serpent était si grosse qu'Eve eût dû se dire : trop beau pour être vrai ! Mais a-t-elle seulement réfléchi ? Séduite par l'aspect agréable⁵⁴ de l'arbre symbolique, Eve perçoit et imagine⁵⁵ plus qu'elle ne conçoit. D'Adam il n'est rien dit parce qu'il a probablement cédé aux mêmes mobiles. Mais pour l'un et pour l'autre, les mobiles n'ont heureusement pas totalement coïncidé avec ceux que le serpent tentait de leur souffler : son envie, sa rivalité mimétique, incapable qu'il est de penser à Dieu sans prétendre l'égaliser.

Eve ne semble pas avoir d'autre motif d'enfreindre le commandement que d'adopter la maxime : « Maintenant et en toutes circonstances, je prétends faire ce qui me plaît »⁵⁶. Or l'arbre lui plaît. Erigé en maxime de la conduite, le principe du plaisir est, à terme, intenable et destructeur⁵⁷. Au plan individuel il disperse et finalement dissout

⁵² Lc 20,14. Cette idée folle est sévèrement condamnée par le maître de la vigne. Il faut toujours se souvenir que, s'il y a un héritage par rapport à Dieu, il n'y a et n'y aura jamais de succession.

⁵³ Gn 3,22a confirme Gn 3,5. Avec quelque ironie ? J'y vois plutôt la confirmation que l'homme s'est, effectivement et pour son malheur, livré à la seule imitation de Dieu qui lui était interdite : décider du bien et du mal.

⁵⁴ Gn 3,6a. La citation, inexacte car augmentée, du commandement de Gn 3,3 donnait déjà l'indication que pour Eve l'arbre était agréable non seulement à la vue mais encore au toucher.

⁵⁵ Elle imagine la capacité de discernement que donne l'arbre au lieu de concevoir que l'expérience de l'obéissance au commandement contenait le discernement recherché. Cf. He 5,14.

⁵⁶ Gabriel Marcel, *op. cit.*, p. 62. On ne peut mieux exprimer le contresens sur la liberté, que ne commet pas M. Montessori : « Si la liberté est comprise dans ce sens que l'on doit laisser faire aux enfants ce qu'ils veulent en employant n'importe comment les objets qui les environnent, il est évident qu'on les laisse libres dans le développement de leurs déviations, et que les caractères anormaux s'aggravent », *op. cit.*, p. 166. C'est moi qui souligne.

⁵⁷ Lucide, la psychanalyse admet que le principe de plaisir doit composer avec le principe de réalité, reconnaissant ainsi que le premier est intenable tel quel. Mais elle se prive de la *légitimité* bienfaisante du commandement de Dieu que ne peut remplacer la contrainte, sans légitimité, exercée par

l'identité personnelle⁵⁸ tandis que la disponibilité au commandement de Dieu (elle n'exclut ni la joie ni le plaisir, Ps 119,14, 24, 35, 47 ; etc.) structure la personnalité au moyen de ce que G. Marcel appelle la « fidélité créatrice ». Au plan interindividuel, décider soi-même du bien et du mal⁵⁹ ne tarde pas à faire, éprouver le dénuement et la peur (Gn 3,10), non sans raison car la pratique d'une pareille maxime fait entrer l'*insécurité* dans le monde. Il ne faudra qu'une seule génération pour en récolter les fruits amers : les premières morts furent des mises à mort, des meurtres (Gn 4,8, 23 ; cf. Jn 8,44), tandis que la mort consécutive au péché commis en Eden resta très tardive pour les premières générations jusqu'à Noé.

Parce qu'historique, la faute a durablement cassé quelque chose de telle sorte qu'après elle les choses ne furent plus comme avant. On voudrait tant que le mal qu'on a fait fût sans conséquences une fois fait⁶⁰ ! Mais l'histoire est irréversible. Le seul espoir, mais il est considérable, vient du fait que Dieu, lui, n'a pas changé. Car, pour l'homme, beaucoup de choses ont changé ; la faute a atteint tout l'homme et toutes ses activités. La théologie réformée calviniste lit bien l'Écriture quand elle enseigne la corruption extensivement totale de l'homme. Il n'y a pas de domaine préservé où sa bonté d'origine serait demeurée intacte. La grande illusion des Lumières fut d'avoir pensé le contraire au profit de la liberté et surtout de la raison et des nombreux domaines où celle-ci s'exerce, au mépris de la réalité décrite par Rm 1,21b. Si le soleil fait vivre, la bombe fait mourir ; il y a pourtant réaction nucléaire dans les deux cas. L'homme, comme le dit Freud, est un « dieu prothétique » d'autant plus incertain et menaçant qu'il a perdu sa bonté originelle.

S'il importe de ne pas confondre le mal commis par l'un (Caïn), et le mal subi par l'autre (Abel), la menace de représailles massives

les conditions d'existence en société sur les pulsions du Moi, en quoi consiste le principe de réalité.

⁵⁸ « La pensée symbolique, qui normalement achève la maturation psychique, est saccagée dans la communication actuelle. On passe son temps à déconstruire, à désacraliser, à démythifier, davantage pour nier que pour comprendre, et à solliciter la pulsion à l'état premier au nom de la spontanéité qui serait plus vraie que la réflexion ». (Tony Anatrella, entretien avec H. Tincq paru dans *Le Monde* du 3 avril 1995). Ce qu'écrit le psychanalyste catholique montre bien la permanence du comportement humain depuis qu'Eve a cédé à sa pulsion au nom de la spontanéité de sa perception !

⁵⁹ « Lorsque je déclare que j'entends faire ce qui me plaît, ou agir comme bon me semble, je m'abstiens absolument de me prononcer quant à l'invariance ou au contraire aux fluctuations possibles de ce *sembler* ». G. Marcel, *op. cit.*, p. 63.

⁶⁰ « Si seulement c'était fini quand c'est fait, ce serait bien, ce serait vite fait ». W. Shakespeare, *Macbeth*, I.7.1-2, *op. cit.*, Tome 9, p. 366.

inventée par la postérité de Caïn (Gn 4,23s.) fait apparaître le pouvoir de contamination propre au mal : pour se protéger d'un éventuel mal subi, il faut menacer de commettre un mal. Toute la problématique du mal est là : comment le combattre sérieusement sans entrer dans son jeu, sans venir sur son terrain ne serait-ce qu'en appliquant la théorie du moindre mal ? Le mal est vraiment diabolique. Il vise constamment à déstabiliser le bien pour régner sous son nom : « Avec autant de terrain déjà ravagé, allons-nous désirer raser le Saint des saints, pour y installer nos maux ? »⁶¹. Seul à ne pas pouvoir être contaminé par elle, Dieu résoudra, pour nous, cette problématique infernale. La solution divine semble scandaleuse ou folle, qui est toute puissante et toute sage, seulement quand, contre l'évidence, on tente vainement de nier le caractère vicieusement circulaire du mal⁶².

On ne mesure bien quels risques énormes ont pris Eve et Adam qu'en découvrant la question qui se pose toujours après coup et trop tard : comment faire que ce qui s'est produit soit annulé, une fois avéré que c'était une faute ? Cette question conduirait et a pu conduire à une détresse totale car quel homme pourrait y donner la moindre réponse ? Dieu, qui le sait, fit en sorte et à deux reprises (Gn 3,21 et 4,15b) que l'homme, qui venait de rater son entrée dans l'histoire, ne tombât pas dans l'abîme sans fond du désespoir. Notamment, au cours d'un extraordinaire dialogue avec Caïn, Dieu réaffirma, après la faute, que le mal, si réel qu'il fût devenu, n'était toujours pas nécessaire – au sens logique fort, par opposition au possible et à la contingence – (Gn 4,7). Il reste du domaine du faire et non de celui de l'être. Cette vérité est le fondement sur lequel l'amour de Dieu bâtit la Rédemption qui, alors, n'était encore qu'une petite lueur d'espérance (Gn 3,15b).

à suivre

⁶¹ W. Shakespeare, *Mesure pour mesure*, II.2.170-172, *op. cit.*, Tome 8, p. 642.

⁶² 1 Co 1,23s. Tout ce que la compréhension de la faute nous apprend prépare la compréhension de la Rédemption ; et, inversement, le sens de celle-ci échappe à qui n'a pas compris celle-là.